

Alexis de Tocqueville, un intellectuel engagé

Albert NICOLLET (université du Havre)

Lorsqu'on reconnaît à une œuvre une portée universelle, les origines de son auteur n'ont qu'un intérêt secondaire. Cependant dans une journée d'études associant la Normandie et les Amériques sur le thème de l'esclavage et de son abolition, il n'est pas indifférent de se souvenir qu'Alexis de Tocqueville, qui a pris position sur ce sujet fut, à plus d'un titre, une grande personnalité normande. Né en 1805, Alexis de Tocqueville était issu d'une famille de très ancienne noblesse normande remontant à Guillaume le Conquérant. Au XVI^e siècle un fief de la paroisse de Tocqueville dans le Val de Saire, au nord du Cotentin, donna son nom à une branche du lignage. À la mort de sa mère, en 1836, Alexis hérita du château et des terres. Il fit de l'ancienne demeure une résidence d'été, un lieu de détente, de travail, de ressourcement dans la mémoire de ses ancêtres. « Il y a, écrit-il, un certain charme à fouler la terre qu'ont habitée les aïeux et à vivre au milieu de gens dont les origines se mêlent aux nôtres »¹.

¹. Sur Tocqueville en Cotentin, cf. Pierre LEBERRUYER, «Alexis de Tocqueville, sa vie, sa pensée, ses attaches en Cotentin», in- *Les Cahiers culturels de la Manche*, p. 50.

Entré en politique, Tocqueville est élu à plusieurs reprises député de la circonscription de Valognes et préside activement le Conseil Général de la Manche. Sa fidélité aux traditions normandes se retrouve dans l'ouverture aux civilisations non européennes (indienne, arabe, kabyle, négro-africaine, amérindienne) et plus encore dans l'intérêt privilégié qu'il a porté aux pays anglo-saxons, à l'Amérique, à l'Angleterre, la nation sœur et rivale, comme en témoignent ses voyages et son mariage avec Mary Mottley. Prudent dans ses jugements, méfiant à l'égard des idéologies et de l'esprit de système, cet esprit modéré et réaliste était aussi capable de s'engager vigoureusement pour une cause qu'il jugeait digne d'être défendue.

Alexis de Tocqueville se présente à nous sous un double aspect. D'un côté il y a le penseur, à la fois philosophe, moraliste, historien, sociologue, juriste, économiste et, de l'autre, l'homme politique. Il estimait lui-même que le second ne valait pas le premier :

« S'il reste quelque chose de moi dans ce monde, écrit-il en 1850, ce sera bien plus par ce que j'aurai écrit que par ce que j'aurai fait »².

La postérité lui a donné raison. La place qu'il occupe toujours dans la pensée politique, à l'égal d'un Montesquieu, il la doit à ses œuvres principales « De la démocratie en Amérique » et « L'Ancien Régime et la Révolution ». Toutefois, Tocqueville a été confronté à la question de l'esclavage dans le cadre des deux aspects de son activité. Ce fut d'abord au cours de son grand voyage aux Etats-Unis, ensuite, en tant que député participant aux débats de la Monarchie de Juillet sur l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Nous le suivrons successivement sur ces deux terrains.

². Lettre d'Alexis de Tocqueville à son ami Louis de Kergolay -15 décembre, 1850.

Le voyage aux Etats-Unis : la découverte de la condition inhumaine de l'esclavage

Comment Tocqueville a-t-il perçu et interprété l'esclavage, posé le problème de son abolition et, au-delà, prévu l'avenir des rapports humains dans les sociétés qui furent esclavagistes ? Comme l'a rappelé Raymond Aron³ « Tocqueville ne respecte pas les règles sociologiques modernes qui est de s'abstenir de jugements de valeur et de se défendre de l'ironie ». Cet observateur est un observateur engagé.

Le 2 Avril 1831 deux jeunes magistrats, de 26 et 29 ans, s'embarquaient au Havre pour le Nouveau Monde : il s'agissait d'Alexis de Tocqueville et de son ami Gustave de Beaumont⁴. Ils avaient reçu mission d'enquêter sur le système pénitentiaire aux Etats-Unis ; ils s'en acquitteront consciencieusement mais, dans leur esprit, ce n'était qu'un prétexte au voyage. Neuf mois plus tard ils étaient de retour, avec dans leurs bagages quantité de témoignages, d'entretiens, de livres, de documents inédits, à partir desquels ils élaboreront deux livres qui eurent un grand succès. Pour l'un ce sera la célèbre *De la démocratie en Amérique*, pour l'autre un roman à thèse intitulé *Marie ou de l'esclavage aux Etats-Unis - Tableau de mœurs américaines*. La parution presque simultanée des

³. Raymond Aron, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, p. 239.

⁴. Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont débarquèrent à New-York le 11 Mai 1831. Ils repartirent pour Le Havre le 20 Février 1832. Tocqueville avait préparé son séjour en Amérique par de nombreuses lectures, entre autres des récits de voyages dont il était friand. P. Gilbert a retrouvé récemment dans la bibliothèque de la famille un livre qu'il avait probablement lu « Journal d'un négrier du 18^{ème} siècle » du capitaine William Snelgrave, publié en 1734 en Angleterre (republié en français en 2008 - Édit. Témoins - Gallimard). Les deux voyageurs emportaient un grand nombre de lettres de recommandation dont une de Lafayette qui leur ouvrirent les portes d'importantes personnalités, même celle du Président des États-Unis. La correspondance de Tocqueville permet de suivre les péripéties de ce voyage passionnant. Commencé par les grandes villes du Nord-Est, New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Washington, le voyage se poursuivit par une escapade aventureuse aux confins des terres colonisées, au milieu des Indiens et par une incursion chez les Français du Québec. Après la région des Grands Lacs, il y eut une descente mouvementée, en plein hiver, de l'Ohio et du Mississipi, vers les pays du Sud jusqu'à La Nouvelle Orléans et enfin le retour vers le Nord jusqu'à Washington.

deux ouvrages en 1835 explique la relative concision de Tocqueville sur la question de l'esclavage, concision qu'il justifie dans une note :

« J'ai fait connaître les lois et les mœurs de la démocratie américaine, je pouvais m'arrêter là. Mais on rencontre en Amérique autre chose encore qu'une immense et complète démocratie »⁵.

Cette « autre chose », c'est la présence des Noirs et des Indiens dans la société américaine et Tocqueville presse ses lecteurs de se reporter au livre de son ami, qui, selon ses mots, « a traité à fond la question », joignant à son roman des notes et des documents « entièrement inconnus », précise-t-il. En fait, les deux œuvres se complétaient et furent le fruit d'une constante collaboration.

La pensée de Tocqueville forme un ensemble cohérent et l'on comprendrait mal la manière dont il a abordé le régime de l'esclavage aux États-Unis si l'on ignorait la vraie raison de son voyage, ainsi que les idées qui l'animaient et orientaient ses observations.

Qui était au juste le jeune Tocqueville en 1831 ? Son père, Hervé, rescapé de l'échafaud, préfet et Pair de France sous la Restauration, avait voulu lui transmettre le respect des valeurs aristocratiques. Si le fils reconnaissait que l'aristocratie s'est distinguée dans l'histoire par des qualités dignes d'être sauvegardées dans le nouveau cours du monde, il estimait cependant qu'elle avait fait son temps comme classe dominante et condamnait sa prétention à conserver ce rôle, ce qui était le cas, comme nous le verrons, dans le cadre de la société esclavagiste. Le monde auquel il appartenait par la naissance avait ainsi été défait par la Révolution ; il l'acceptait comme une donnée inéluctable. Fidèle par le cœur à sa famille, il s'en éloignait politiquement, en admirant les idéaux révolutionnaires de liberté et d'égalité. Liberté contre les despotismes qu'ils soient jacobins ou bonapartistes (il refusera le coup d'État de Napoléon III), égalité contre les privilèges héréditaires. Dans ce cadre de pensée, une intuition va éclairer et guider toute son œuvre. De longue date, pensait-il,

⁵. Alexis DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Flammarion, 2008, p. 469.

l'histoire tend à l'égalisation des conditions, ce qui ne signifiait pas le nivellement des fortunes et des positions sociales, mais l'abolition à la naissance des castes, des états, des ordres, comme il en existait sous l'Ancien Régime. La société sera désormais ouverte et mobile, chaque individu pouvant monter ou descendre sur l'échelle sociale, prétendre à n'importe quelle profession, dignité et honneur. Selon lui, «des fondements intellectuels et sociaux de l'inégalité des conditions ont disparu» (R. Aron) et le temps de la démocratie est venu. Utopie, source de désordres ou système politique viable ? La démocratie revêtait aux yeux de Tocqueville le visage de cette jeune nation américaine dont la France avait soutenu l'indépendance mais qu'elle connaissait mal. Pour cette raison, Tocqueville voulait juger sur place et comparer le modèle américain avec le régime politique français. Au cours d'une longue enquête il observa le jeu des pouvoirs et des contre-pouvoirs, l'exercice des libertés d'opinion, de presse, d'association, de religion. Il évalua les risques de déséquilibre entre les valeurs d'égalité et de liberté. Il constata aussi que, sous-jacente aux lois, il y avait une société dont les manières de vivre, d'agir, de penser, de pratiquer les rapports sociaux étaient en harmonie avec les institutions. Il y avait la loi mais aussi les mœurs de la démocratie. Cette distinction est fondamentale et féconde ; elle sera reprise lorsqu'il s'agira de pronostiquer l'avenir de la société post-esclavagiste.

Cependant la nation des citoyens libres et égaux était marquée par un énorme paradoxe, une sorte de péché originel.

« Comment se fait-il, écrit un historien, qu'un pays qui a proclamé l'égalité dans la déclaration d'indépendance de 1776, ait reconnu implicitement l'esclavage dans la constitution de 1787 ? »⁶.

L'histoire des États-Unis sera sous le signe de cette contradiction et la démocratie demeurera une promesse inachevée tant qu'on ne l'aura pas résolue. Pour les Pères fondateurs l'esclavage était un legs de la colonisation anglaise ; l'abolition de la traite, prévue à bref délai -1808- devait en tarir la source. Leur priorité, comme plus tard pour Lincoln, était de préserver l'Union,

⁶. Cf. Cl. FOHLEN, *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*, Paris, Perrin, p. 7.

en concédant une autonomie à chaque Etat, qu'il soit esclavagiste ou non.

Il y a dans *De la démocratie en Amérique* un tableau de la situation des esclaves que Gustave de Beaumont a complété en analysant la législation des États. Les Noirs n'y jouissaient pratiquement d'aucun droit, puisque sous la pression de l'opinion des Blancs ils n'étaient même pas en mesure d'exercer ceux que la loi leur avait concédés. Tocqueville, avec beaucoup de ses contemporains, avait trouvé les mots justes et forts pour flétrir la condition servile.

« À peine leur reconnaît-on les traits généraux de l'humanité. L'esclave est un être intermédiaire entre la brute et l'homme »⁷.

Le déracinement l'a condamné à un double exil :

« Le nègre aux États-Unis a perdu jusqu'au souvenir de son pays, il n'entend plus la langue qu'ont parlé ses pères ; il a abjuré leur religion et oublié leurs mœurs. En cessant ainsi d'appartenir à l'Afrique, il n'a pourtant acquis aucun droit aux biens de l'Europe, mais il s'est arrêté entre les deux sociétés, il est resté isolé entre deux peuples, vendu par l'un et répudié par l'autre »⁸.

Il y avait la violence physique, symbolisée par le fouet, constante, légale, dont la limite n'était souvent que l'intérêt du maître, obligé de ménager son outil de travail qui avait un prix. Pour le philosophe, convaincu que la liberté fonde la personnalité humaine, il existait un fait plus grave encore. L'esclave était aliéné, dépossédé de lui-même, « propriété vivante » (c'était le terme juridique) et, à ce titre acheté, vendu, revendu, qu'il soit homme, femme ou enfant, sans considération des liens sociaux, en particulier familiaux, qu'il avait pu établir.

« Le nègre entre en même temps dans la servitude et dans la vie. Que dis-je ? Souvent on l'achète dès le ventre de sa mère et il commence pour ainsi dire à être esclave avant que de naître »⁹.

⁷. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 499.

⁸. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 471.

⁹. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 472.

Un pas de plus est franchi dans ce désastre humain lorsque Tocqueville affirme que le nègre a intériorisé son infériorité, qu'il admire et imite son oppresseur et qu'il a honte de lui-même :

« la violence l'avait placé dans l'esclavage, l'usage de la servitude lui a donné des pensées et une ambition d'esclave »¹⁰

Il se différencie ainsi de l'Indien dont la fierté et le refus de la civilisation blanche étaient irréductibles, ce qui le condamnait au refoulement et à une destruction finale.¹¹

On dira que cette représentation de l'esclave soumis jusqu'à se renier lui-même est excessive, qu'elle annonce la figure de l'Oncle Tom (*La Case de l'Oncle Tom* paraîtra en 1852) et qu'elle ne tient pas compte de la résistance des Noirs par la fuite et la révolte. Aux États-Unis les rebellions sanglantes ont été moins fréquentes qu'ailleurs, mais elles ont existé. L'émancipation de Saint-Domingue par la force marquait durablement les esprits, d'autant plus que nombre de planteurs avaient fui l'île révoltée pour se réfugier dans les États du sud des États-Unis¹².

¹⁰ Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 472.

¹¹ Dans leurs livres, Tocqueville et G. de Beaumont ont consacré de nombreuses pages aux Indiens et à la défense de leur cause. Nous n'en avons retenu ici que la comparaison entre Indiens et Noirs « Les deux races infortunées n'ont en commun ni la naissance, ni la figure, ni le langage, ni les mœurs, leurs malheurs seuls les rassemblent ». Dans sa correspondance, Tocqueville fait état d'une rencontre avec deux femmes qui lui semblent très différentes : chez la noire, il perçoit une « crainte servile », chez l'indienne « l'air libre » d'une femme « fière, presque farouche ». La dispersion des tribus par les colons, la perte des traditions ont rendu les Indiens « moins civilisés que jamais ». L'intérêt sympathique des Occidentaux pour les Amérindiens remontait au temps de la découverte des Amériques, une abondante littérature les concernait. Tocqueville avait lu « Atala » de son cousin Chateaubriand et peut-être Fenimore Cooper (« Le dernier des Mohicans »). Dans leur expédition aux confins des terres colonisées, les deux amis poursuivaient un rêve romantique ; ils désiraient retrouver dans une nature vierge des Indiens authentiques, conformes à l'image romanesque qu'ils avaient en tête, bien différents des Indiens dépenaillés des villes dont la vue les avait surpris et choqués. Cf. J.P MARTIN « Alexis de Tocqueville et l'expérience de la « frontière » in- *Les Normands et l'Outre-Mer*, Annales de Normandie, Caen, 2001, p. 334.

¹² Dans son *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*, Claude Folhen mentionne plusieurs révoltes sanglantes. La plus dramatique, alors même que Tocqueville

Le racisme moderne, fondé sur des arguments socio-biologiques, n'a pas eu de prise sur Tocqueville ; l'héritage chrétien et la philosophie des Lumières l'ont définitivement convaincu de l'unité du genre humain. Il récuse la thèse de l'infériorité congénitale des Nègres. Le Nègre n'est pas inférieur en lui-même, par nature, mais infériorisé jusqu'au tréfonds de son être, déshumanisé par la vie qu'on lui a imposé et par le regard du Blanc. À la sortie de l'esclavage il aura donc à reconstruire sa personnalité, à se régénérer ; devenu libre il est perfectible, comme tout homme. L'humanité démocratique moderne c'est l'idée du semblable. Tocqueville désigne souvent les esclaves par ce terme « nos semblables », ce qui est significatif.

Réfléchir sur les causes, prévoir les effets

Tocqueville plaide aussi pour l'émancipation des Noirs américains, en étant bien conscient des responsabilités historiques :

« Lorsque je vois l'ordre de la nature renversé, quand j'entends l'humanité qui crie et se débat en vain sous les lois, j'avoue que je ne trouve point d'indignation pour flétrir les hommes de nos jours, mais je rassemble toute ma haine contre ceux qui, après plus de mille ans d'égalité, ont introduit de nouveau la servitude dans le monde »¹³.

Cependant on ne peut aborder une question aussi complexe que celle de l'abolition en s'en tenant à une réprobation morale. Tocqueville en mesure la difficulté et les obstacles à la lumière des causes et des conséquences économiques, sociales et politiques du régime esclavagiste. Dans un tableau des États-Unis qui oppose systématiquement les États du Nord et les États du Sud, il retient surtout ce qui, de son point de vue, est essentiel.

était aux États-Unis, en 1831, fut celle de Nat Turner qui fit une soixantaine de victimes chez les Blancs ; la peur « stoppa net les plans d'émancipation dans les décennies à venir ». La fuite des esclaves vers des États de l'Union qui avaient aboli l'esclavage était assez fréquente pour que des accords soient conclus par les politiques pour restituer les fuyards à leurs propriétaires.

¹³. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 528.

Le contraste entre les régions est d'abord climatique. Le climat plus tempéré du Nord est très différent de celui des pays du sud, chaud et humide, subtropical, dont la rigueur, disait-on, ne pourrait être supportée par des travailleurs blancs. Seuls des hommes originaires d'Afrique étaient capables d'oeuvrer sur les plantations. Tocqueville resta sceptique, car il existait quelques preuves du contraire. L'argument climatique avait déjà beaucoup servi comme excuse à l'inactivité des Blancs et, quoi qu'il en soit, Condorcet avait fait remarquer qu'on ne saurait déduire de l'utilisation d'une main-d'œuvre noire la nécessité de la mettre en servitude.

Par contre il était vrai que le type de cultures dépendait étroitement du climat. Des travailleurs saisonniers suffisaient à la culture des céréales dans le Nord, mais la plupart des productions qui avaient été progressivement mises en place dans le Sud, du XVII^e au XIX^e siècle, réclamaient des ouvriers nombreux et permanents. Il en était ainsi du tabac de Virginie, des champs de canne à sucre, des rizières et surtout du coton. Le « roi coton » était en passe de conquérir des surfaces de plus en plus étendues pour répondre à la demande croissante de l'Europe. Les planteurs sudistes voulaient le répandre dans les nouveaux États, à l'Ouest du Mississipi, ce qui entraînerait automatiquement une extension de l'esclavage. Le Nord s'y opposait fermement pour cette raison. La main d'œuvre abondante sans laquelle les cultures des pays du Sud n'auraient pu se développer faisant défaut on eut d'abord recours à des travailleurs importés, sous contrat et en principe libres, mais en fait surexploités comme de véritables esclaves. À partir de 1621 en Virginie, la traite négrière légale ou clandestine devait satisfaire les besoins. Elle s'accéléra à partir de la fin du XVII^e et surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles en réponse à une demande économique en expansion. À cet apport extérieur s'ajoutait le croît naturel de la population noire déjà en place, qui finit par égaler, voire dépasser la population blanche dans plusieurs États.

Les plantations du Sud n'étaient pas d'égale importance. Sur des terres peu étendues des petits blancs avaient à leur service quelques esclaves. Toutefois, Tocqueville jugeait plus représentatifs de l'économie sudiste les grands domaines rassemblant des centaines d'esclaves à la tête desquels se trouvait une aristocratie dont le train de vie, les privilèges et la mentalité reproduisaient le modèle

de la noblesse européenne d'Ancien Régime. Cette oligarchie jouissant de loisirs, honorait l'oisiveté et n'avait que mépris pour le travail indigne d'elle et réservé aux seuls esclaves. Tocqueville connaissait bien l'économie politique de son temps, notamment les idées d'Adam Smith et de ses disciples comme J.- B. Say. Du débat où les économistes comparaient esclavage et liberté du travail, il retenait que le travail salarié était en définitive moins coûteux et plus productif que le travail servile¹⁴. Une image, très négative sur le plan économique, lui fut donnée par les petits blancs du Kentucky qui était un état esclavagiste.

Les maîtres, qui se prenaient pour des gentilshommes, vivaient dans « une oisive aisance », passant leur temps à la chasse tandis que leurs esclaves ne trouvaient dans leur triste condition aucune motivation au travail « peuple sans énergie, sans ardeur, sans esprit d'entreprise », écrit Tocqueville, qui compare le Kentucky avec l'état voisin, l'Ohio qui jouissait des mêmes ressources naturelles mais connaissait, grâce au travail libre, dynamisme et prospérité. À partir de tels exemples, l'observateur généralisait : les états esclavagistes encourageaient la paresse des maîtres et ne produisaient pas autant de richesses que les états libres.

Cependant, comme l'avait remarqué Adam Smith, le calcul économique n'est pas tout ; produire à moindre coût est un argument qui avait peu de chance d'être entendu par une classe aristocratique ou prétendue telle, qui cherchait d'abord à perpétuer son pouvoir sur son capital humain, sa domination sociale et raciale.

Malgré l'importance des exportations vers l'Europe, la structure socio-économique du Sud apparaissait à Tocqueville archaïque et fragile, surtout si on la comparait à celle des pays du Nord. Alors que les régions du Sud étaient restées presque exclusivement agricoles, le Nord se caractérisait par des activités plus diversifiées et par l'amorce d'un développement industriel dont on pressentait qu'il aurait un grand avenir. Tocqueville notait « Seul le Nord a des vaisseaux, des manufactures, des routes de fer, des canaux ».

¹⁴. Cf. Fred CELIMENE et André LEGRIS (éds), *L'économie de l'esclavage colonial. Enquête et bilan du XVII^e au XIX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2002 ; plus particulièrement l'article de Ph. Steiner « De la démocratie et de l'esclavage : Tocqueville à l'épreuve des colonies », p. 84.

Les esclaves, surtout des domestiques et des artisans, étaient non seulement peu nombreux mais en diminution. Ils étaient repoussés vers le sud :

«les Blancs des États du Nord et le émigrants d'Europe affluent à leur place... À mesure que les travailleurs libres s'emparent de l'industriel, le travail de l'esclave est moins productif, celui-ci devient une propriété médiocre ou inutile, on a grand intérêt à l'exporter au Sud où la concurrence n'est pas à craindre »¹⁵.

Les mouvements religieux anti-esclavagistes animés par les Quakers et autres églises protestantes, de même que la législation des états poussaient à l'abolition. Dans les États les plus anciens du Nord-Est, la Nouvelle-Angleterre, par exemple, une bourgeoisie entreprenante misait sur le travail, l'appât du gain, le mieux-être pour tous - c'était le fameux dynamisme yankee - tandis qu'à l'Ouest, au Far-West, les pionniers qui ne pouvaient compter que sur leur courage, apportaient un nouveau ferment égalitaire à l'Amérique :

« C'est aussi vers les États libres que l'émigration européenne se dirige. Que ferait le pauvre d'Europe qui vient chercher l'aisance et le bonheur dans le Nouveau Monde s'il allait habiter un pays où le travail est entaché d'ignominie ? »¹⁶

La question de l'esclavage se posait donc essentiellement dans les États du Sud et Tocqueville pensait qu'il n'avait plus d'avenir :

« Attaqué par le christianisme comme injuste, par l'économie politique comme néfaste, l'esclavage, au milieu de la liberté démocratique et des lumières de notre âge n'est point une institution qui puisse durer ».¹⁷

Mais il craignait qu'aux États-Unis on ne trouve pas une issue pacifique. L'économie du Sud était entièrement tributaire du système esclavagiste et la fortune des maîtres reposait sur un

¹⁵. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 511.

¹⁶. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 514.

¹⁷. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 529.

capital humain dont la perte aurait représenté, à leurs yeux, une ruine définitive. Par ailleurs quel statut accorder aux affranchis ? Les Blancs ne voulaient ni du métissage, ni d'une cohabitation sur un pied d'égalité dans un même état. Pourtant la population noire était là, en masse et définitivement américaine, car un retour en Afrique, au Libéria récemment créé, ne pouvait concerner que quelques milliers d'individus, ce qui était dérisoire. Tocqueville n'excluait pas le risque d'une guerre civile inter-raciale dans les États du Sud. Il pensait aussi que l'esclavage mettait en péril l'existence même de l'Union. Juste pressentiment. Trente ans plus tard commençait la Guerre de Sécession (1861-1865) dont l'esclavage fut une des causes et l'un des enjeux principaux.

Convaincu que l'esclavage ne pouvait durer Tocqueville s'interrogea sur le devenir de la société post-esclavagiste. Sur ce point, il faut faire le partage entre ce qu'il espérait en conformité avec ses convictions et ce qu'il prévoyait en observant les États-Unis. La sortie de la condition servile devrait signifier pour les Noirs le droit et la possibilité d'entrer dans la civilisation dont-ils étaient exclus et à laquelle ils aspiraient plus ou moins confusément¹⁸. La comparaison établie par Tocqueville entre les

¹⁸. À propos de la Civilisation, le vocabulaire anthropologique de Tocqueville était conforme aux usages de son temps. Le terme de civilisation était apparu dans l'Europe du XVIII^e siècle qui se reconnaissait dans ce concept désignant un état supérieur de la vie matérielle, du développement technique, des mœurs, de la création intellectuelle et spirituelle de la société. « LA » Civilisation implique un jugement de valeur ; assimilée à l'idée de progrès elle est évolutive : « faire disparaître la guerre et les conquêtes, comme l'esclavage et la misère » (Condorcet), elle a vocation à l'universel « étendre sur le monde le glorieux empire de la raison » (Guizot). Tocqueville ne doutait pas que l'Europe, héritière du Christianisme et des Lumières, soit au premier rang des « civilisés ». En dehors il y avait les « non civilisés » ou « incivilisés » qualifiés de Barbares, au sens gréco-romain, les Africains par exemple ou de Sauvages, comme les Amérindiens et parmi eux principalement les non sédentaires, les tribus errantes, chasseresses. Tocqueville conserve ces dénominations qui survivront jusqu'à ce que l'anthropologie attribue à toute société « sa » civilisation ou culture, configuration historique singulière, sans jugement de valeur : civilisations s'écrit alors au pluriel. La notion de pluralité des civilisations se trouve néanmoins d'une certaine manière chez Tocqueville, quand il distingue des degrés. L'Inde et le monde musulman sont qualifiés de civilisations inférieures ou imparfaites, arriérées, évaluées sur un certain nombre de critères qui les tiennent à distance de « LA » civilisation.

deux « races infortunées », soumises à la même tyrannie, les Indiens et les Nègres, est éclairante. En Amérique, les Indiens étaient sur leur terre, elle leur appartenait comme ils lui appartenaient de corps et d'esprit. Avec une noblesse, une fierté toute aristocratique ils affirmaient la supériorité de leur manière de vivre et de penser sur celle de l'étranger. Capables d'assimiler la civilisation des conquérants ils la refusaient absolument. Expropriés, refoulés - Tocqueville avait été témoin du lamentable exode des Chactas sur les bords du Mississipi- clochardisés dans les villes, ces hommes orgueilleux et libres étaient promis à une fin collective misérable.

Toute autre était la situation des esclaves noirs. Ils étaient des déracinés, ayant perdu leurs repères avec le pays d'origine, comme il a été dit, et faisant « mille efforts pour s'introduire dans une société qui les repousse » Dans le langage actuel, on pourrait parler d'un vide culturel¹⁹. L'interprétation que Tocqueville donne de l'attitude des esclaves noirs à l'égard des Euro-américains et de leur civilisation (« La » civilisation) peut s'entendre de deux manières : ou bien négativement comme une soumission passive à un maître prestigieux, ou bien comme une aspiration à être reconnus comme des semblables et à s'intégrer, en comblant précisément le « vide culturel » qui était la marque de la servitude, un espoir qu'il était impossible de satisfaire sous le régime de

Cependant, si l'Europe et son prolongement en Amérique sont le modèle de référence, les hommes dits civilisés sont souvent très loin de l'idéal et se conduisent même plus mal que des barbares- ainsi les esclavagistes. « Les peuples civilisés oppriment et désespèrent souvent les peuples barbares, par leur seul contact, sans le vouloir et pour ainsi dire sans le savoir ». Inversement les sociétés non civilisées sont perfectibles, civilisables, la civilisation n'a pas de couleur.

¹⁹. Il semble que Tocqueville ait pensé que l'esclavage avait fait table rase des cultures négro-africaines et que les affranchis n'avaient d'autre désir, ni d'autre perspective que de copier la civilisation des anciens maîtres, en se faisant une place dans la société libérée de l'esclavage. En 1830, Tocqueville avait-il la possibilité de percevoir qu'au sein de l'esclavage émergeait peu à peu une culture nouvelle, spécifique, afro-américaine, qui amalgamait en une synthèse originale les survivances et les nostalgies africaines et les apports européens ? Peut-être un plus long séjour dans les États du sud lui aurait-il permis de remarquer déjà la formation de syncrétismes religieux animistes-chrétiens, une expression musicale nouvelle, une sociabilité, une structure familiale différentes de celle des Blancs. L'anthropologie de l'époque était encore trop ethnocentrique pour s'intéresser beaucoup à ces particularités.

l'esclavage. Tocqueville avait pris trop au sérieux la deshumanisation des victimes, pour ne pas penser que leur régénération serait une entreprise difficile et longue. Mais pour lui il n'y avait pas de fatalité raciale ou historique. Tous les hommes sont perfectibles, « civilisables ». Un peu plus tard, il en trouvera confirmation dans l'émancipation des esclaves des colonies anglaises :

« Il est certain, dira-t-il à la Chambre, que les Nègres devenus libres n'ont nulle part fait voir le goût de la vie sauvage et errante qu'ils devaient, disait-on, manifester. Ils se sont au contraire montrés très attachés aux lieux dans lesquels ils avaient vécu et aux habitudes de la civilisation qu'ils avaient déjà contractées »²⁰.

Théoriquement, rien n'empêchait donc de penser que des nègres affranchis seraient capables d'accéder au même niveau de civilisation que leurs anciens maîtres devenus leurs égaux en citoyenneté. Pourtant les réalités qui s'offraient dès à présent à Tocqueville dans les États de l'Union où la loi avait aboli l'esclavage incitaient à penser l'avenir très différemment.

Les deux amis avaient commencé leur voyage par les villes du Nord, telles que Philadelphie (Pennsylvanie) et Baltimore (Maryland) qui n'étaient que très faiblement esclavagistes mais où la population de couleur était importante. Ils furent donc sensibilisés aux relations inter-raciales avant d'être confrontés au régime esclavagiste des pays du Sud. Ils purent, par exemple, observer qu'au théâtre de Philadelphie, les places étaient rigoureusement réparties en fonction des appartenances raciales. Même une femme « au teint de lis », mais connue pour avoir eu un ancêtre mulâtre, était reléguée dans la galerie réservée aux gens de couleur. Gustave de Beaumont assimilera au cas de cette personne celui de Marie, l'héroïne de son roman, et fera de la discrimination dans tous les domaines de la vie le thème principal de son livre. Tocqueville et son compagnon avaient donc compris très tôt que l'abolition de l'esclavage ne suffirait pas à transformer la société américaine

²⁰. Rapport au nom de la commission de Tracy : « Écrits et Discours politiques » in- *Oeuvres complètes*, Tome III, Paris, Gallimard, 1962, p. 69.

Reprenant sa distinction entre la loi et les mœurs Tocqueville pensait que l'abolition légale de l'esclavage, au Nord comme au Sud, n'entraînerait pas de changements dans les mœurs, c'est-à-dire dans les comportements et dans les mentalités. « J'aperçois l'esclavage qui recule, le préjugé qui l'a fait naître reste immobile ». Contrairement à l'esclave de l'Antiquité qui ne différait pas physiquement du maître et dont on oubliait vite l'origine, une fois affranchi :

« le nègre transmet à tous ses descendants le signe extérieur de son ignominie.... Le souvenir de l'esclavage déshonore la race et la race perpétue le souvenir de l'esclavage... Le nègre est libre mais il ne peut partager ni les droits, ni les plaisirs, ni les travaux, ni la douleur, ni même le tombeau de celui dont il est déclaré l'égal »²¹.

Le préjugé racial, la stigmatisation de la couleur étaient déjà autant, sinon plus, le fait des États du Nord que des États du Sud.

« Au Sud, le maître ne craint pas d'élever jusqu'à lui son esclave, parce qu'il sait qu'il pourra toujours, s'il le veut, le rejeter dans la poussière. Au Nord le Blanc n'aperçoit plus distinctement la barrière qui doit le séparer de la race avilie et il s'éloigne du Nègre avec d'autant plus de soin qu'il craint d'arriver un jour à se confondre avec lui »²².

Esclavage et racisme peuvent s'allier mais ce sont des réalités distinctes. La romancière noire Toni Morrison rappelait récemment qu'au XVII^e siècle des esclaves blancs travaillaient aux côtés d'esclaves noirs. Les premiers avaient l'avantage de pouvoir se fondre dans la foule lorsqu'ils fuyaient.

Après l'abolition de l'esclavage on ne devait pas s'attendre au triomphe d'une démocratie élargie, mais à une longue période encore inachevée de discrimination, de ségrégation et de lutte des Noirs américains pour les droits civiques et l'égalité ; nous en connaissons les péripéties de Lincoln à Luther King et Obama.

À cet égard, Alexis de Tocqueville n'avait-il pas donné un avertissement :

²¹. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 498.

²². Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 501.

« Les modernes, après avoir aboli l'esclavage, ont encore à détruire trois préjugés bien plus insaisissables et plus tenace que lui : le préjugé du maître, le préjugé de race et le préjugé du Blanc ? »²³.

Alexis de Tocqueville ou l'action d'un abolitionniste sous la Monarchie de Juillet

Tocqueville avait tiré de son expérience américaine l'essentiel de ses idées sur l'esclavage et son abolition. Quand il intervint dans le domaine français il était resté fidèle à ses thèmes et à son argumentation. Néanmoins le contexte français était à bien des égards différent et il dut s'adapter. En Amérique, il n'avait été qu'un observateur étranger dont les jugements n'avaient pas de prise, du moins immédiate et visible, sur le cours de la politique du pays visité, alors qu'en France la parole du député influençait les décisions de l'Etat. Pour la connaissance des États-Unis nous nous référons à un grand ouvrage, écrit en toute indépendance d'esprit, mais c'est principalement à travers des discours que Tocqueville affirme son point de vue sur la situation française et fait des propositions. Or, dans l'interprétation il faut tenir compte de la loi du genre. L'orateur cherche à convaincre un public qui ne lui est jamais entièrement acquis. Lorsque Tocqueville utilise des arguments qui surprennent parce qu'ils semblent assez loin de ses idées, on ne peut oublier la part des conventions de langage dans une Assemblée aristocratique et bourgeoise, voire des compromis tactiques qui infléchissent l'expression dans l'arène politique. Tocqueville en était bien conscient. Homme de réflexion, soucieux avant tout de mettre de la cohérence et de la clarté dans son argumentation, il redoutait la tribune parlementaire :

« J'ai fait hier à nouveau l'expérience que je manque absolument du talent, dans ce gouvernement, est tout, le talent d'improviser »²⁴

²³. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 499.

²⁴. Lettre inédite à sa femme, cité dans : André JARDIN, *Tocqueville (1805-1859)*, p. 239.

Une autre différence existait entre la France et l'Amérique. Les États-Unis avaient à affronter un grave problème intérieur qui mettait en cause leur avenir, tandis que la France devait résoudre une affaire extérieure, une question coloniale. Tous les débats sur l'esclavage et sur l'abolition étaient enveloppés et, en quelque sorte, surdéterminés par les choix politiques en matière de colonisation, dans un jeu de relations le plus souvent conflictuelles, impliquant le gouvernement, les parlementaires, les colons, les entreprises marchandes et l'opinion publique²⁵.

²⁵. Tocqueville voulait dissocier esclavage et colonisation dans les « îles à sucre » et reconstruire la société coloniale sur d'autres bases. Ses positions sur la question coloniale de son temps méritent réflexion, car elles sont complexes et apparemment contradictoires. Après la chute de l'Empire, la France menacée de tomber au deuxième rang en Europe devait, selon lui, participer à l'expansion dans le monde, faire face à l'impérialisme anglais triomphant. L'immense colonie des Indes fascinait Tocqueville, qui entreprit une grande étude sur elle, restée inachevée. Mais c'est surtout l'Algérie qui fixa son attention. Il désapprouvait la hasardeuse expédition d'Alger, en 1830, mais pensait qu'il était devenu politiquement impossible de sortir d'Algérie en laissant la place à d'autres. À partir du moment où il acceptait l'occupation du territoire, il ne pouvait en refuser les moyens, y compris les opérations militaires qui mettaient la société indigène en situation de domination et d'inégalité... On peut justement reprocher à Tocqueville d'avoir oublié les principes mêmes de sa philosophie politique, avec néanmoins deux restrictions. Il a contesté pour l'essentiel la politique coloniale suivie en Algérie, en des termes souvent dignes d'une anthologie anti-colonialiste (le mot n'existait pas encore) et il a, d'autre part, indiqué une autre voie. Sa critique portait sur le mode de gouvernement militaire qui privait les colons des libertés démocratiques élémentaires, faisait table rase des institutions locales, par ignorance et mépris, menait une guerre (dont il approuvait la nécessité dans certaines limites) jugée « aussi inintelligente que cruelle » où les « civilisés » se montraient « beaucoup plus barbares que les Arabes eux-mêmes ». Il condamnait les exactions et spoliations laissant dans un dénuement complet le « pauvre peuple d'Alger ». À cette politique néfaste Tocqueville opposait une autre vision de la colonisation, basée sur une cohabitation des populations européenne, arabe et kabyle, chacune gardant sa civilisation différente. La civilisation européenne, plus avancée, ne manquerait pas d'influencer progressivement les autres, en modérant les effets de domination et d'inégalité liés à la situation coloniale « l'Afrique est désormais entrée dans le mouvement du monde civilisé et n'en sortira plus ». Certaines phrases, tirées des discours de Tocqueville, résument bien ses intentions : « Si nous enveloppons leurs populations non pour les élever dans

Tocqueville adhéra à la Société française pour l'abolition de l'esclavage dès sa création en 1834. C'était la dernière en date des associations de ce genre. Il ne s'agissait pas d'un mouvement populaire, d'inspiration religieuse, comme en Angleterre, mais d'un cercle de notables libéraux, monarchistes constitutionnels ou républicains, présidé par le duc de Broglie. Hommes d'influence, ils cherchaient à faire avancer la cause de l'abolition dans l'opinion publique, au gouvernement, chez les députés. La voix de Tocqueville était une parmi d'autres, mais son livre lui avait donné un prestige et une autorité dont il savait user, à l'occasion.

Élu député en 1839, il participa à des commissions qui enquêtaient et élaboraient des projets abolitionnistes, de 1838 à 1843. Il fut rapporteur de la commission de Tracy en 1839, donna plusieurs articles dans le journal « Le Siècle », s'exprima à nouveau, avec véhémence, lors de la discussion du n-ième projet de réforme de l'amiral Mackau.

Dans les colonies on redoutait la répétition de la révolution de saint-Domingue. La Monarchie de Juillet, tout en tergiversant, prépara le dénouement inéluctable que fut l'abolition de 1848 mais il faudra une nouvelle révolution pour franchir le pas et décréter l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises

Les interventions d'Alexis de Tocqueville se situèrent donc dans la dernière période et il jugeait qu'il était temps d'en finir :

nos bras vers le bien-être et la lumière, mais pour les y étreindre et les y étouffer, la question de vie ou de mort se poserait entre les deux races... Ne recommençons pas en plein XIX^e siècle l'histoire de la conquête de l'Amérique ». Ou encore, dans une lettre : « Comment arriver à créer en Afrique une population française ayant nos lois, nos mœurs, notre civilisation, tout en gardant vis à vis des indigènes tous les égards que la justice, l'humanité, notre intérêt bien entendu et, comme vous l'avez dit, notre honneur nous obligent étroitement à conserver ? La question a ces deux faces. On ne saurait utilement envisager l'une sans l'autre ». Pourtant Tocqueville mesure la difficulté des relations entre des populations de cultures différentes et il veut rester lucide : « J'ai toujours remarqué que partout où l'on introduisait une population européenne au sein de populations imparfaitement civilisées du reste du monde, la supériorité réelle ou prétendue de la première sur les secondes se faisait sentir de façon si blessante pour les intérêts individuels et si mortifiante pour l'amour propre des indigènes qu'il en résultait plus de colère que d'aucune oppression politique ».

« La question qui nous occupe est sortie de la sphère des théories pour entrer enfin dans le champ de la politique pratique. Il ne s'agit pas de savoir si l'esclavage est mauvais et s'il doit finir, mais quand et comment il convient qu'il cesse »²⁶.

Le contexte international incitait à agir vite. Ceux qui voulaient maintenir le statut quo dans les « îles à sucre », Guadeloupe, Martinique, Réunion, au nom des intérêts économiques de la France se trompaient, selon Tocqueville. Il leur rappelait que la France, si présente naguère en Amérique, au Canada, en Louisiane, à Saint-Domingue, ne possédait plus que quelques îles noyées au milieu des colonies anglaises où, précisément, l'esclavage avait été aboli en 1833.

En temps de paix les esclaves de nos îles n'allaient-ils pas fuir, pour se libérer, vers les terres anglaises qui manquant de bras organisaient une nouvelle traite, celle de la main-d'œuvre affranchie ? En période de guerre, que se passera-t-il si des régiments noirs, venus des îles anglaises débarquaient et appelaient nos esclaves à la liberté ? Il faudrait abolir l'esclavage en catastrophe, mais trop tard. Personne n'a jamais voulu abandonner les colonies, mais disait Tocqueville, aujourd'hui c'était l'esclavage qui les mettait en péril.

Il demandait que l'abolition soit immédiate et simultanée. L'incertitude sur la date de l'événement renforçait la crainte des uns, l'impatience des autres et semait le trouble dans les colonies, car on savait que l'abolition était inéluctable. Des rumeurs d'insurrection circulaient à la Guadeloupe. À ceux qui objectaient encore qu'il fallait prendre le temps d'éduquer les esclaves avant de les émanciper, Tocqueville répondait « qu'on ne peut apprendre à être libre que dans la liberté » et qu'on ne parviendra pas « à détruire dans la servitude les vices que naturellement et nécessairement la servitude fait naître ». L'abolition devait aussi être simultanée et non graduelle : les esclaves seront affranchis tous ensemble et non individuellement ou par catégories, par exemple les enfants avant les parents, ce qui serait contre nature. Si l'esclavage n'était qu'en partie aboli, il perdrait toute légitimité et

²⁶. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 42.

deviendrait encore moins supportable aux yeux de ceux qui jusqu'alors étaient soumis parce qu'ils n'avaient rien à espérer.

Dans les références de Tocqueville et des abolitionnistes, l'exemple de l'Angleterre qui avait émancipé ses esclaves à partir de 1833, a tenu une grande place. Il a été analysé en détail et il a servi de modèle, avec quelques retouches. On y voyait une expérience grande nature à une échelle supérieure. Tout n'avait pas été parfait mais les désastres annoncés ne s'étaient pas produits et les violences dont la responsabilité était partagée avaient été très limitées. En l'occurrence, on mettait en avant l'amour-propre national ; les Français ne pouvaient-ils pas faire aussi bien que les Anglais ?

Est-ce à dire qu'il sera facile «d'arracher 250.000 de nos semblables à l'esclavage dans lequel nous les tenons contre tous droits ?». Le projet de Tocqueville était ambitieux, la fin de l'esclavage ne constituant qu'une étape. Le but à atteindre, écrivait-il, était de «constituer une société civilisée, industrielle et paisible», c'est-à-dire de passer d'un état social inégalitaire à une société démocratique, de changer les rapports de production et les relations sociales, l'esclave devenant un travailleur libre et le maître un chef d'entreprise, au sens moderne du terme, ayant des relations contractuelles avec ses salariés. À la limite, de telles perspectives ne remettaient pas seulement en cause le régime de l'esclavage mais celui de la domination coloniale - ce qui en dit long sur la manière dont Tocqueville concevait idéalement la colonisation.

Conscient du fait que le régime de l'esclavage était particulièrement difficile à transformer ou à éliminer -n'avait-il pas acquis cette certitude en Amérique ?- il savait qu'en France et aux Antilles la partie n'était pas gagnée. L'histoire avait ancré l'institution dans la loi et plus encore dans les mœurs et les mentalités et les obstacles au progrès se trouvaient à la fois chez les futurs affranchis et chez les colons.

Aux États-Unis, Tocqueville avait déjà noté que le travail, surtout le travail de la terre assimilé à la servitude, était jugé indigne d'un homme libre dans les Etats esclavagistes. Comment les affranchis réagiront-ils ? Accepteront-ils d'œuvrer régulièrement sur les plantations et dans les ateliers en tant que salariés de leurs anciens maîtres ? Sur les terres encore disponibles, ils seront tentés

de travailler à leur compte, quitte à limiter leurs besoins, plutôt que de louer leurs bras à autrui. Des paysans d'Europe réagiraient de la même manière. On retrouvait ici le problème constamment soulevé : émanciper les esclaves sans ruiner pour autant l'économie coloniale, ce qui impliquait de maintenir une main-d'œuvre suffisante sur les plantations. Un des moyens préconisés, y compris par Tocqueville (il sera par la suite plus nuancé) serait de ne pas permettre aux affranchis d'être propriétaires de la terre. On pourrait aussi les obliger de travailler quelques années pour un patron librement choisi. Mais on risquait par de telles mesures obligatoires de rappeler les images de la servitude. Le passage du travail forcé au salariat ne pouvait donc pas apparaître comme une question simple et la suite de l'histoire le confirmera. Il supposait l'émergence chez les anciens esclaves d'une motivation au travail, d'une aspiration à satisfaire, grâce à l'argent gagné, des besoins jusqu'alors inconnus ou inaccessibles. Du côté des colons, la résistance opiniâtre au changement était une autre difficulté majeure. La politique constante de la métropole avait été de chercher à préserver l'économie des îles à sucre (elle y avait intérêt) en proposant une compensation financière aux planteurs qui allaient perdre leur main-d'œuvre servile.

Tocqueville avait été chargé d'en établir le montant et d'étudier les moyens de couvrir le coût important de l'opération. Il ne s'agissait pas dans l'esprit du législateur de « racheter » les esclaves ce qui aurait sous-entendu qu'on reconnaissait aux maîtres un droit de propriété sur des hommes. L'indemnisation devait permettre aux entreprises coloniales de se maintenir à un niveau satisfaisant pendant une période de transition et d'être capables de distribuer des salaires aux affranchis, devenus des travailleurs libres. La ruine des plantations aurait provoqué du chômage, laissant les anciens esclaves sans ressources. Les économistes étaient partisans d'une telle mesure, qui sera d'ailleurs appliquée après l'abolition de 1848. Une autre manière de protéger les producteurs et le marché de la canne à sucre, progressivement concurrencée en métropole par le sucre de betterave, était de conserver le système de l'exclusif. Tocqueville en souhaitait le maintien car il estimait que l'ouverture du marché colonial au libre échange servirait les intérêts de la puissante Angleterre au préjudice de l'économie française. Il n'y avait donc pas d'hostilité a priori à l'égard des colons, d'autant

moins que les responsabilités touchant l'esclavage étaient partagées: l'État n'avait-il pas encouragé la traite en accordant des primes à ceux qui la pratiquaient?

On aurait pu s'attendre, du côté des planteurs à l'acceptation d'un compromis raisonnable. Cependant lors de la discussion du très modéré projet Mackau, en 1845, on sentit l'impatience de Tocqueville qui désespérait de les convaincre. « Leur opposition, disait-il, est énergique, continue, violente même », rappelant celle qu'ils avaient déjà manifestée au moment de l'abolition de la traite. Les conseils coloniaux de la Martinique et de la Guadeloupe s'étaient prononcés contre toute émancipation et contestaient même à la métropole, en termes virulents, le droit d'affranchir.

Mais Tocqueville pensait qu'aux Antilles comme aux États-Unis, l'intérêt économique n'était pas seul en jeu dans la résistance à l'abolition de l'esclavage. Le fond du problème était la mise en cause de la structure inégalitaire de la société coloniale où la hiérarchie sociale se doublait d'une hiérarchie raciale.

« Les colons forment une des aristocraties les plus exclusives qui aient jamais existé dans le monde, disait-il, elle a pour traits visibles et indélébiles la couleur de la peau »²⁷.

Une aristocratie tire sa force et sa pérennité de l'idée que sa supériorité est un fait naturel, évident à ses yeux, comme il doit l'être aux yeux des dominés ...

« ... L'effet le plus funeste de l'inégalité des conditions quand elles dure longtemps, c'est de persuader réellement au maître lui-même que cette inégalité est un droit, de telle sorte qu'il peut rester tyran et demeurer honnête homme »²⁸.

Cette évidence aveugle la conscience et la dissocie, coupant littéralement en deux la perception du monde social. De ce point de vue les colons antillais n'ont rien d'exceptionnel et pour se faire mieux comprendre Tocqueville fait référence à son expérience

²⁷. Alexis DE TOCQUEVILLE, « Écrits et discours politiques » in-*Œuvres complètes*, p. 80.

²⁸. Alexis DE TOCQUEVILLE, « Écrits et discours politiques » in-*Œuvres complètes*, p. 171.

américaine : « J'ai vu de pareils préjugés aux États-Unis.... ». J'ai vu revient sept fois en quelques lignes.

« J'ai vu ces deux extrémités singulières : j'ai vu des hommes qui aimaient l'égalité avec un tel emportement qu'ils ne veulent pas même laisser se manifester les inégalités et les différences naturelles qui naissent des fortunes, de l'éducation, des goûts, des mœurs; et ces mêmes hommes trouvaient tout naturel de tenir à côté d'eux et sous leurs pieds des millions de leurs semblables dans une éternelle et irrémédiable servitude ! Pour eux l'extrême liberté; pour ceux-là, l'extrême esclavage; cela paraissait tout simple et l'effet du droit »²⁹.

Tocqueville ne voulait pas se faire d'illusions, il fallait, disait-il, prendre les hommes comme ils sont : « une aristocratie n'a jamais renoncé volontairement, où que ce soit, à ses privilèges » Si l'on voulait éviter une révolte sanglante on devait interposer entre maître et esclaves une force d'intervention et de médiation. Seule la puissance publique, l'État garant de l'intérêt général et de « l'honneur de la France », pensait Tocqueville pouvait formuler la loi et prendre les moyens de l'imposer de manière qu'elle ne soit pas détournée par les partisans de l'ordre ancien. Ainsi le droit serait-il générateur de liberté, de liberté pour tous, ce qui, aux yeux d'Alexis de Tocqueville était la plus haute valeur à laquelle puisse aspirer une société. Cependant la connaissance de l'Amérique avait apporté la preuve que la loi ne suffisait pas à transformer les esprits et les comportements. Dans les colonies françaises, comme aux États-Unis, il faudra une profonde évolution des mœurs et des mentalités pour effacer les séquelles de l'esclavage.

²⁹. Alexis DE TOCQUEVILLE, *op. cit.*, p. 171.

**Annexe : Données statistiques sur le rapport population
blanche / population noire par États**

«A proportion qu'on détruit l'esclavage au Nord, les esclaves
s'accumulent au Sud »

Exemples :

Selon le Tableau de Tocqueville dans *De la démocratie en
Amérique*, p. 515.

	Nombre de noirs pour 100 habitants	
États du Nord		
Maine	1 pour 300	
Massachusetts	1/100	
New York	2/100	
Pennsylvanie	3/100	
États du Sud		
Maryland	34/100	
Virginie	42/100	
Caroline du sud	55/100	
	États-Unis	États du sud
Nombre d'esclaves (1830)	2009000	1980300
Nombre d'esclaves (1840)	2497000	2428000
Nombre d'esclaves (1860)	3953700	3838000

**Nombre d'esclaves au Sud
des États-Unis (1840)***Old South*

Caroline du Nord	269000
Delaware	20000
Dist. De Columbia	10000
Kentucky	190000
Géorgie	284000
Maryland	152000
Missouri	60000
Tennessee	189000

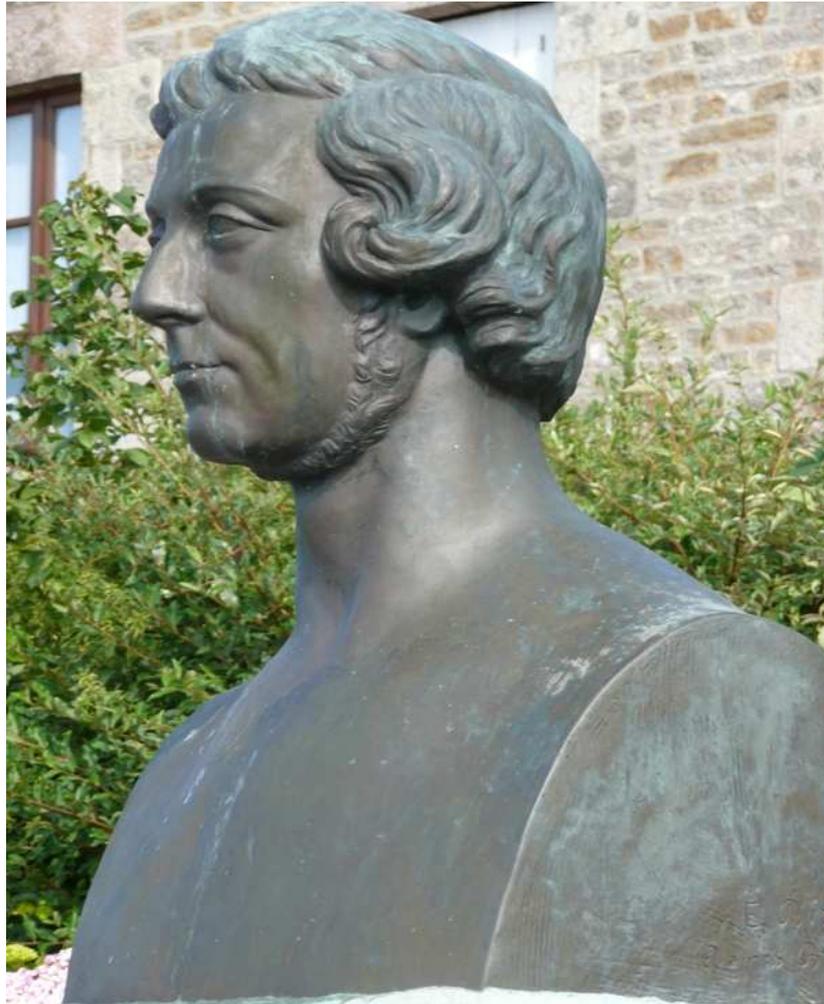
Deep South

Alabama	256000
Arkansas	20000
Caroline du Sud	335000
Floride	27000
Louisiane	194000
Mississippi	197000
Texas (1860)	182000
Virginie	502000

Données : Cl. FOHLEN, *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*, Paris, Perrin, p. 124 et 127.

Bibliographie sélective

- ARON Raymond, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967.
- BOULBINA Seloua Luste, *Alexis de Tocqueville*, Paris, Actes Sud, 2008.
- DRESCHLER Seymour, «La réforme sans la révolution : l'abolitionnisme selon Tocqueville» in- (dir. Olivier Pétré-Grenouilleau), *Abolir l'esclavage. Un réformisme à l'épreuve (France, Portugal, Suisse, XVIII^e-XX^e siècles)*, Rennes, 2009, p. 41-59.
- FOHLEN Claude, *Histoire de l'esclavage des États-Unis*, Paris, Perrin, 2007.
- GUELLEC Laurence, *Tocqueville. L'apprentissage de la liberté*, Paris Michalon, 1996.
- JARDIN André, *Alexis de Tocqueville (1805-1859)*, Paris, Hachette, 1984.
- LEBERRUYER Pierre, *Alexis de Tocqueville, sa vie, sa pensée, ses attaches en Cotentin*, Éd. Cahiers culturels de la Manche, Archives départementales de la Manche.
- MANZINI Charlotte, *Qui êtes-vous monsieur Tocqueville ?*, Archives départementales de la Manche, Saint-Lô, 2005.
- (dir.) MAYER J. -P., *Alexis de Tocqueville : Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1951.
- MOLONIO Françoise, *Tocqueville*, Paris, Aubier, 1993.
- MOTYLEWSKI Patricia, *La société française pour l'abolition de l'esclavage, 1834-1850*, Paris, Lharmattan, 1998.
- NDIAYE Pap, *Les Noirs américains. En marche pour l'égalité*, Paris, La Découverte, 2009.
- REMOND René, *Histoire des États-Unis*, Paris, P. U. F., 2007.
- TOCQUEVILLE Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Ed. Le Monde de la philosophie, Flammarion, 2008.



Alexis de Tocqueville. Photographie : mairie de Tocqueville